Chansons et contes de Haute-Bretagne, Une transmission orale au cœur de la bourgeoisie rennais, XIXe-XXe siècles

Jean-François Tanguy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3258>

DOI : 10.4000/abpo.3258

ISBN : 978-2-7535-5040-7

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 22 avril 2016

Pagination : 218-221

ISBN : 978-2-7535-5038-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Jean-François Tanguy, « *Chansons et contes de Haute-Bretagne, Une transmission orale au cœur de la bourgeoisie rennais, XIXe-XXe siècles* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 123-1 | 2016, mis en ligne le 22 avril 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3258> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.3258>

femmes très modestes. On y trouve des louanges et des anathèmes, parfois versifiés, des demandes d'assistance financière ou autre, une offre de traduction en anglais. Les jugements négatifs reprennent les poncifs de la critique cléricale, faisant état de la douleur ressentie par les catholiques, appelant de leurs vœux un autodafé du livre maudit ou menaçant son auteur du châtement éternel. Les appréciations positives vantent une prise de distance opportune avec des cadres religieux contraignants et une propédeutique salubre à la liberté de penser.

Dans une magistrale conclusion, N. Richard souligne le côté éphémère de la gloire de Renan. Il a été lu par d'innombrables lecteurs et a été l'objet de multiples lectures, il a été traduit en plusieurs langues, considéré comme un grand homme par la Troisième République et vénéré comme un maître à penser entre 1860 et 1880. Toutefois, passée cette dernière date, son *aura* a faibli. Son projet de bâtir une science du développement de l'esprit humain en accordant une place primordiale aux langues et aux mythes n'a pas résisté à l'essor de disciplines séparées. Les historiens de l'école méthodique ne se sont pas contentés de sa critique bien tempérée des sources et n'ont retenu de lui que sa sympathie envers les hommes du passé. Les philosophes ont rejeté son éclectisme et son impressionnisme, ainsi que ses penchants littéraires et artistiques. En prônant l'étude des *faits sociaux* et non celle des *faits moraux*, Durkheim a récusé une histoire des religions dépourvue de bases scientifiques solides.

Par ce livre de haute volée, N. Richard apporte une contribution de poids à l'histoire culturelle du XIX^e siècle. Elle devrait rencontrer un écho particulier en Bretagne, cette province ayant vu naître quatre penseurs et écrivains de premier plan qui se sont attaqués au cœur du problème chrétien. Si Chateaubriand a entrepris de glorifier le christianisme au lendemain de la tourmente révolutionnaire en exaltant la beauté de ses œuvres, Abélard ne s'était pas privé, dès le XII^e siècle, dans le *Sic et Non*, de recenser des affirmations contradictoires dans les écrits des Pères de l'Église. En 1846, dans son commentaire des *Évangiles*, Félicité de Lamennais a qualifié Jésus de « philosophe inspiré » après avoir soutenu dans les *Discussions critiques* de 1841 l'opinion suivante : « Il y a des miracles quand on y croit ; ils disparaissent quand on n'y croit plus ». Fermant la marche, Renan a poussé le principe scolastique de la foi en quête d'intelligence (*fides quaerens intellectum*) jusqu'à sa limite extrême, jusqu'à ce point où la raison remet la foi en cause, au lieu de lui servir d'arc-boutant. Le franchissement de cette frontière portait inévitablement un coup fatal à la croyance aux miracles et, dans un second temps, au dogme la divinité de Jésus.

Hervé MARTIN

DUPLESSIX, Angéline [collectés par], *Chansons et contes de Haute-Bretagne, Une transmission orale au cœur de la bourgeoisie rennais, XIX^e-XX^e siècles*, Rennes, Dastum/La Bouèze/PUR, coll. « Patrimoine oral de Bretagne », avant-propos et présentation de Vincent MOREL, 2015, 280 p.

Voilà un ouvrage peu banal et dont, disons-le d'entrée, on ne peut que féliciter chaudement les trois co-éditeurs. On sait à quel point la collecte des contes, légendes et chansons « populaires » aux XIX^e et XX^e siècles s'est identifiée à un seul type de sources, celle des hommes et femmes du peuple, ruraux dans une écrasante majorité, tailleurs et tisserands, tailleurs et couturières, cultivateurs et mendiants, colporteurs et rhapsodes foraines. Même quand un intermédiaire « bourgeois » ou « lettré » a transcrit les récits et chansons, ce qui est assez fréquent, la source primi-

tive est rurale et populaire. Sans parler des contes entièrement réécrits comme chez Henri Pourrat, et bien sûr Charles Perrault, voire les frères Grimm. Or, l'origine des contes remonte à des millénaires et ils n'ont cessé d'osciller entre culture savante et culture populaire, passant de l'une à l'autre et de l'autre à l'une, de l'*Océan des Rivières de contes*, des *Mille et Une Nuits* et des grands recueils chinois à Grimm, Luzel ou Italo Calvino, et inversement (Perrault et le conte « de fées » du XVIII^e siècle en étant des exemples presque caricaturaux). D'où l'intérêt de cet ouvrage, reprenant des collections de chansons et contes « populaires » transmis par une famille de la bonne bourgeoisie rennaise sans que celle-ci ne se soucie de préciser qu'elle les a recueillis de sa vieille laveuse ou de la tante des pauvres à qui elle portait du linge aux portes de l'hiver. C'est de sa propre famille qu'Angelina Duplessix assurerait tenir contes et chansons.

La présentation de Vincent Morel, courte mais précise, situe la « folkloriste » dans sa famille et son milieu. Née en 1857, cette très jolie femme (qualité très sensible à travers les photographies, malgré la peu valorisante mode féminine de la bourgeoisie de province de l'époque) provient d'un milieu remontant d'ailleurs au « peuple » en quelques générations seulement (boulangier, cultivateur...), puis s'enrichissant, avec mesure, par le négoce du bois ; son père, Ange Bossard, y fait fortune. Elle épouse à 21 ans Émile Duplessix, 28 ans, devenu notaire l'année suivante, très impliqué dans la société judiciaire et intellectuelle rennaise. Le couple semble assez représentatif de la bourgeoisie provinciale : trois enfants, des domestiques, un réseau de relations développé... L'imbrication (doit-on parler d'ascension ?) sociale se poursuit avec la fille du couple, Hélène, qui épouse en 1899 Paul Maulion, fils du Premier Président de la cour d'appel de Rennes, plus tard conseiller général et sénateur. Colette Maulion, leur petite-fille, née en 1929, est aujourd'hui la gardienne de la mémoire familiale.

Bien que le mariage d'Hélène ait été célébré à l'église Notre-Dame en grand apparat et en présence du « Tout-Rennes », la famille Duplessix se situait politiquement du côté républicain. Ange Bossard fut un des responsables de la loge maçonnique de Rennes, La Parfaite Union. Paul Maulion fut élu député radical en 1919, sénateur en 1933. On n'est pas dans une famille de notables catholiques conservateurs, moins encore aristocratiques. La religion y joue un rôle social mais sans excès. Angéline Duplessix dit de ses grands-mères qu'« en dépit d'une sincère piété, elles avaient l'esprit large ». Le texte de plusieurs chansons le montre, on va y revenir.

Les 120 chansons du recueil sont reproduites ici en *fac-simile* avec leur notation musicale, ce qui permet éventuellement de les fredonner si le lecteur est un tant soit peu familier du solfège (ou les lit devant un piano). Petit inconvénient : Angéline avait noté les paroles du premier couplet sous la musique, ce qui ne facilite pas le déchiffrement. Elle indique, pas toujours mais la plupart du temps, en bas de la page, la source : « *De ma mère* », « *De ma grand-mère* », « *Recueilli à Elven* », « *De mon père* », « *De M^{lle} Marie Bouvet* », « *Souvenir de pension* », et note la chose quand elle connaît une autre version recueillie par des folkloristes plus professionnels qu'elle, Adolphe Orain et Decombe au premier chef.

Beaucoup appartiennent à un fonds commun qu'on retrouve à travers les régions et les âges, avec des variantes : *Monsieur de Saint-Gilles* (p. 16) qui rappelle un peu le thème de *Malborough s'en va-t-en guerre*, *La fille du geôlier*, et son prisonnier dont elle tombe évidemment amoureuse (p. 22, mais il n'est pas dit ici qu'on est à Nantes...), le soldat qui part en guerre mais retrouve au bout de sept ans sa patiente fiancée (*Thérèse*, p. 26), le père enfermant sa fille pour la soustraire à un galant non désiré – par lui (*Brave capitaine*, p. 30), l'enlèvement de la jeune fille par un marin amoureux (*Le marinier de Nantes*, p. 87, dont on retrouve de nombreuses variantes sises à Saint-Malo ou à Bordeaux), etc.

Il y a plus étonnant pour une autre série de chansons dans un recueil consacré aux chansons de grands-mères... Ce sont des couplets qu'on ne trouvera pas dans les magazines pour jeunes filles de l'époque ni même dans la *Semaine de Suzette* au ^{xx}e siècle. Les grands-mères d'Angéline Duplessix étaient pieuses mais avaient l'esprit large. Certes. Dans l'avant-propos, l'auteur s'en excusait par avance, sûre que plusieurs textes choqueraient une partie de la « société », surtout venant d'une honorable bourgeoise de presque cinquante ans, mère de famille, belle-mère d'un honorable notaire. Car si l'ouvrage ne fut pas publié à cause de la mort précoce d'Angéline à cinquante-deux ans (1909), il est certain qu'elle comptait le faire un jour : « Quelques-uns, aussi [de ces couplets] accusaient une pointe marquée de gauloiserie; mais c'était alors l'habitude de dire en chantant bien des mots qu'on n'eut jamais voulu prononcer dans la conversation, et mes aïeules suivaient tout naturellement les vieux usages de leur jeune temps », c'est-à-dire avant le déferlement de bigoterie qui marque le ^{xix}e siècle.

On y rencontre nombre de moines et curés paillards dans la plus pure tradition des fabliaux, des *Cent Nouvelles nouvelles* ou des *Contes du bon La Fontaine*. Ainsi *Frère Nicolas* (p. 32) : « Oh! Ne m'exorcisez point/Le diable, je ne suis point/Voilà cinq ou six semaines/Que je couche avec le moine – Ah ah! Frère Nicolas/Vous ne nous le disiez pas/Vous aurez la discipline/Pour l'amour de Jacqueline. » Dans la même veine, *Le Curé de Saint-André* (p. 34), *Le Moine blanc* (p. 38), *Le Père capucin* (p. 39), *Le Moine plaisant* (p. 40 – dans la tradition du cocu non pas battu mais content), *le Frère cordelier* (p. 43). Il n'y a d'ailleurs pas que des curés paillards mais aussi des curés gourmands, comme celui de *Kyrie* (p. 11), reprenant le thème des nantis et des miséreux (« et nous autres, pauvres apôtres, pauvres moines, tripailleurs de moines »), qu'on retrouve dans les célèbres *Canuts*. Les chansons lestes peuvent d'ailleurs ne pas se soucier uniquement du clergé : *Marion va-t'au moulin* (p. 48-49) est une histoire très ancienne, celle de la femme qui trompe son mari en laissant son âne à la porte, âne dévoré par le loup; l'amant donne à la femme de quoi racheter un âne, le mari s'aperçoit que ce n'est pas le même et la femme : « Ne sais-tu pas, mon grand nigaud/Que les ânes changent de peau », ce dont le cocu se contente là aussi... Ou encore, deux *Vieux maris*, le premier (p. 42), féroce : « J'aurais voulu un édit/Qu'on écorchât les vieux maris [...] J'écorcherais le mien aussi/Je porterais la peau à Paris », l'autre (p. 81) très conforme à la tradition grivoise, le mari étant incapable de prendre le pucelage de sa femme et lui demandant « au bout de six semaines », « Me l'avez-vous gardé? », celle-ci répondant : « Oh! Non,/Vous avez trop tardé/C'est votre valet Pierre/Qui me l'a demandé [...] Si les... surnagent/Vous n'serez point noyé ». Situation inverse : le vieux mari délaissé par sa femme; on la lui ramène et il n'en veut plus : sa servante suffit à tout « la nuit et le jour » (*En plantant des choux*, p. 48). Mais il ne faudrait pas croire que le recueil se limite à ces quelques thèmes, il y en a bien d'autres, chansons à boire, chansons à danser, thème du mariage (très fréquent), humour féroce (*Isaure*, p. 34), farces (*La Chèvre*, p. 56-57), mais aussi beaucoup de chansons tristes, voire sinistres (*La Fille du Lion d'or*, p. 31, sombre histoire d'infanticide conclu par une exécution capitale... ou *La complainte des amoureux*, p. 28-29, noir récit du sort des amoureux mal mariés et qui préfèrent mourir ensemble.)

Angéline Duplessix n'avait pas classé les chansons par rubrique, sauf à la fin du recueil pour trois catégories : « *Dérobées et drôlettes* » (chansons à danser pour les familles manquant d'instruments de musique), « *Chansons pour les tous petits* » (à qui on épargnera les histoires de moines lubriques), « *Rondes* ». Les contes furent, eux, publiés en 1910, un an après la mort de l'auteur, sous le pseudonyme transparent d'A.D. Roazun, avec une préface d'Anatole Le Braz, rien de moins, qui avait rencontré Angéline. Ils possèdent la même origine que les chansons, les mère et grands-

mères d'A.D. Dans une très brève introduction, elle notait que certains d'entre eux se retrouvaient dans le folklore paysan mais que, et cela est intéressant au plus haut point, le passage de bouche éduquée en oreille instruite les avait transformés et leur avait fait perdre « une partie de leur saveur primitive ». En quelque sorte du Pourrat, mais ici spontané et inconscient. Les vingt contes publiés appartiennent tous à la tradition gallèse et bretonnante, dans la mouvance d'un Luzel ou d'un Sébillot, et se rattachent tous à la galaxie des contes français ou occidentaux.

Le livre est utilement complété par plusieurs annexes, la liste de titres, les références aux grands catalogues de chansons et de contes (Coirault et Laforte pour les chansons, Delarue-Tenèze et Aarne-Thompson pour les contes), enfin, un glossaire des termes gallos. Un tel ouvrage fait plaisir et, on l'espère, pas seulement au petit cercle des spécialistes, folkloristes et historiens.

Jean-François TANGUY

LEBEL, Béatrice, *Boquen entre utopie et révolution 1965-1976*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », préface d'Étienne Fouilloux, postface de Bernard Besret, 2015, 394 p.

Comme Plogoff, Boquen est devenu au tournant des années 1960 et 1970 un lieu commun de contestation bretonne. Nulle intervention jugée abusive de l'État en périphérie bretonne ni affrontement avec des compagnies de CRS dans ce cas, mais bien la cristallisation d'une « crise dans la crise » qui touche l'Europe catholique de l'Ouest à la sortie du concile Vatican II. Le cadre est parfaitement romantique : une vieille abbaye cistercienne du Mené (act. Côtes-d'Armor) restaurée par dom Alexis Presse (1883-1965) depuis 1936 pour y accueillir une – fragile – communauté monastique ; un jeune héritier prometteur ensuite, Bernard Besret, fils spirituel de dom Presse et lui-même prieur de Boquen dès l'âge de trente ans, après une adolescence pourtant passée loin des bancs de l'Église. Aussi magnétique (Yves Congar parle de « magnétisme humain » pour cet admirateur d'Aldous Huxley...) et charismatique que son prédécesseur, il attire à lui, par sa rénovation intense de la liturgie, puis par ses audaces sacramentelles, son ouverture aux divorcés et aux prêtres mariés ou son souffle contestataire, quantité de « chrétiens en recherche » et de catholiques de gauche. Boquen et son christianisme « critique, lyrique et politique » devient un haut lieu, sinon le haut lieu, de la jeunesse contestataire de l'Église de France sans réussir à suivre totalement et à capter l'énergie politique du mouvement de même qu'à suivre sa géographie complexe et morcelée entre projections régionalistes et réflexes parisiens. L'expérience dure dix ans, entre 1965 et 1975. Reste le souvenir de la vitalité mais aussi des impasses d'une communauté nouvelle reliée à une « Communion » plus vaste mais en conflit avec les soutiens locaux et dont la plasticité succède à une structure elle-même en recherche sous dom Alexis. Celle-ci se heurte, dans un très long feuilleton, à l'autorité des pères : l'ordre cistercien d'une part et les évêques d'autre part, dont les champs d'autorité bien que communs sont loin de se confondre, ce dont use d'ailleurs parfaitement Bernard Besret, à son aise sur le terrain juridique.

L'ouvrage de Béatrice Lebel est dès le départ la chronique d'un échec annoncé, celui d'un lieu plus rêvé et intellectualisé, de l'intérieur comme de l'extérieur, que réel : une utopie qui n'a pas connu de véritable révolution, sinon celle de l'implosion de la communauté par division progressive de ses membres et surtout par l'effacement et la lassitude de son leader. De cela il ne resterait peut-être plus grand-chose sans la trace de ses riches archives laissées par Bernard Besret au Centre de